

The trickster

Gérard Gromer
14 juin 2012



Comme tout le monde, j'ai suivi la campagne présidentielle et j'observe en ce moment même les législatives. Les rôles sont distribués. Il y a la meute et les mâles dominants, les ténors, les barons, les potiches, les seconds couteaux, les besogneux qui tractent et collent. Et les tire-au-flanc...

Oui, la politique s'est insinuée par capillarité dans tous les canaux. Les médias lui ont déroulé le tapis rouge. « Elle est notre ADN », a déclaré un responsable de la 2, qui surveille le casting des plateaux de télévision et le baromètre des audiences.

J'ai mes informateurs. Ils m'entrouvrent les portes des coulisses et me renseignent sur les hommes de l'ombre, les pronostiqueurs qui, telle l'hirondelle, prévoient les orages à venir. Voici les stratèges, les théoriciens, ceux qui sondent, projettent, construisent les situations et structurent le champ des combats. Je devine les haines qui se cristallisent, les ressentiments qui couvent, les ressorts cachés. Je regarde comment la droite, dans tous ses états, se hâte de réarmer ses suppôts dans une « cellule riposte », dirigée par un diable d'opéra-comique français : Brice Hortefeux ! Une officine où l'on vient s'échauffer, se remotiver, retrouver le ton vindicatif, retors, désagréable, le mot qui fulmine, qui pourrit un débat, qui devient projectile, objet balistique bête et méchant.

Lors des affrontements, en direct, longtemps après le *prime time*, je guette sur le petit écran le physique, la pose, la posture, le visage en gros plan des perdants. Ils sont toujours là, ces pyromanes, c'est l'alternance mais leur présence a malgré tout quelque chose de choquant. Les dérapages de fin de campagne, d'une rare bassesse et d'une obscénité qu'on n'imaginait pas, ont laissé des traces. Un analyste politique a même écrit « qu'on avait assisté à la destruction des neurones républicains et humanistes » !

J'espérais au moins, parmi les plus en vue des responsables de l'ancienne majorité, voir défiler quelques têtes défaites, déboussolées. Je rêvais de lancer, comme dans un jeu de massacre de fête foraine, des balles de chiffon, et mettre k.o. quelques-unes de ces trognes. Mais la « cellule riposte » a fait des miracles. Revoilà toute la bande, en ordre de marche pour les législatives, avec leur chef de file, le clone de Sarkozy, Copé, un nom bref, lisse, mécaniquement binaire comme un métronome, mais dont le mouvement d'horloge est alterné par un prénom double et son trait d'union.

Tout a été dit sur l'élection présidentielle. Elle a même été sur-interprétée. Les législatives seront, elles aussi, décodées en long et en large par le clergé de service. J'ai été fasciné par cette scène politique puissamment éclairée le temps d'une élection et par les performances de ses acteurs. Je n'ai pas arrêté de gloser, de crayonner dans les marges de ces deux auscultations nationales. Et j'ai eu envie de relire quelques classiques, La Bruyère, ses *Caractères*, de les adapter à notre époque, pour décrire par exemple la manière qu'avaient l'ancien président candidat ou le député-maire de Meaux d'exposer leur personne. J'ai pensé à Nadine Morano en manipulatrice de rumeurs et de poisons, mais d'autres incarnations de l'ultra droite national-populiste existent, tout aussi perfides et délétères. De même, un portrait de néolibéral pur et dur s'impose qui a tout compris, enjambe les continents, embrase les époques et les réalités planétaires.

Le comportement de Pierre Lellouche face à l'un de ses adversaires politiques m'avait intrigué. Son visage, en effet, à certains moments avait la même expression que celui de Valérie Pécresse. Tous deux affichaient un petit sourire à la fois navré,

apitoyé, plein d'une condescendance ironique pour leurs adversaires. Leur tête, légèrement penchée de côté, semblait dire : « Vous n'avez pas à être là, vous êtes des intrus ! Comment ? Vous y croyez encore ? Quelle naïveté ! Vous êtes des enfants ! Le monde a changé ! There is no alternative ! Quand vous vous réveillerez, il sera trop tard ! »

Sur Sarkozy, les observateurs ont occupé le terrain pendant cinq ans. Ils nous ont fait connaître les mille et un visages de celui qui n'a jamais su endosser l'habit de président. Tout a été dit sur son goût du luxe, son culte de l'argent, son côté fleur bleue, son admiration pour les États-Unis, pour le système américain de présidence qu'il a essayé de copier. Nous avons eu des preuves quotidiennes de son inculture décomplexée, de sa passion de l'ignorance, de ses magouilles, ses menteries, ses partis-pris, ses décisions absurdes. Nous avons découvert qu'il buvait de l'eau, évitait le vin comme Obama, transpirait beaucoup. Nous avons dû admettre qu'il a été catastrophique sur le plan économique, coupant dans tous les budgets, diminuant l'impôt des riches, endettant la France au-delà du raisonnable. Nous avons aussi reconnu qu'il s'était taillé un costume international en tirant profit des circonstances d'époque. Enfin nous avons appris, sans trop nous poser de questions, qu'il détestait Mai 68, que le souvenir de cet événement le rendait furieux. Que s'était-il passé dans la vie de celui qui à l'époque était un adolescent gâté, évoluant parmi la jeunesse dorée d'un beau quartier ?

Saturé par le barnum électoral, je crois être en mesure aujourd'hui, en invoquant La Bruyère et ses *Caractères*, et sous l'autorité des moralistes français, d'appréhender l'ancien chef de l'État autrement, de le faire apparaître sous d'autres coordonnées, en dehors du tumulte des médias et des projecteurs de l'histoire. Une de mes étudiantes, il y a bien longtemps, avait hérité d'un jeu de tarots dont elle se servait comme d'une grille de lecture. Elle était un peu sorcière et avait insisté pour me faire la démonstration de sa science et de la maîtrise de cette symbolique d'inspiration médiévale, contenue dans les vingt-deux figures qu'elle étalait devant moi. Le plus recherché des tarots, paraît-il, était celui du Quattrocento. Il avait enchanté Italo Calvino. Mon étudiante, elle, pratiquait le tarot de Marseille, dont le Fou, la vingt-deuxième figure, suscitait chez elle une réelle émotion. Et elle ne manquait jamais de

me montrer du doigt, pour m'amadouer, vu mon intérêt pour le surréalisme, l'arcane XVII, l'arcane de Mélusine, chère à Nerval et à André Breton.

Mais aujourd'hui, c'est la figure du Batelier de l'arcane I qui me fait signe. Elle m'apparaît sous les espèces du bonimenteur, du mystificateur, du joueur de bonneteau. Du trickster. Il est représenté tel une icône en costume d'autrefois, avec son sac à malice, derrière une table de manipulation. Mais rien n'interdit d'imaginer ce champion de l'arnaque sous les espèces d'un personnage allumé, hyperactif, charlatanesque, qui brasse du vide et enfume un public crédule, que d'ailleurs il méprise. Je le vois, émergeant difficilement d'un bain de foule, pour venir se matérialiser devant moi avec les traits de Nicolas Sarkozy, dont il a l'aplomb, le culot, le système nerveux.

Cependant c'est un film policier américain en noir et blanc, écrit par Joel et Ethan Coen en 2001, *The Barber, l'homme qui n'était pas là*, qui m'a fait comprendre la vraie nature de Sarkozy, et qu'il existait un invisible gouvernail qui le guidait, un programme. Dans la dernière partie du film, les auteurs ont introduit dans le scénario un avocat, un as du barreau comme on dirait en France. Il était, sur son territoire, le meilleur. Pour se l'attacher, il fallait mettre le prix : il était cher, très cher. En plus, il y avait les défraiements qui s'ajoutaient aux honoraires. Car il avait ses habitudes, ses exigences, un comportement de nouveau riche. Il était notamment attiré par le faux brillant de certains hôtels, qu'il faisait réserver pour la durée du procès dont il avait fait son affaire (il avouait un faible pour les spécialités italiennes).

L'homme, même au repos, était polarisé à cent pour cent par la bataille juridique à venir, les coups qu'il allait porter. Il se préparait mentalement à prendre le pouvoir sur l'autre, dans une procédure où, de toute façon, l'autre avait disparu. Il était trop agité, cabotin, bourré de tics pour être reconnu comme un maître, et il n'était pas artiste non plus. C'était plutôt un manipulateur, cynique et redoutable, capable de subjuguier une cour, des juges, un jury, les témoins, un public, une opinion. Les Anglais ont un mot pour qualifier ce genre d'individu : ils l'appellent justement un « trickster ».

Il s'agit pour l'avocat, dans le film, d'éviter à son client, « l'homme qui n'était pas là », la chaise électrique. Alors qu'il est en train, après avoir évalué la situation, d'accepter le défi, et que le compte à rebours au bout duquel il entrera dans l'arène vient de

commencer, voici qu'il éprouve tout à coup le besoin de livrer la philosophie de ses interventions, et de nous expliquer ce qu'il entend par plaider dans un tribunal. C'est un sommet de ce polar, ce moment où le trickster se lâche, marche en long et en large, porté par un accès d'humeur déclamatoire, et nous ouvre les yeux sur la logique qui l'anime, sur son fond de commerce, et sur une justice qui n'a de justice que le nom.

Au fond, qu'attend le citoyen de la justice de son pays ? Qu'elle fasse, comme on dit, son travail. Qu'elle inspire confiance. Je ne sais si les gens ont encore à l'esprit l'allégorie qui la représente, et ses attributs, la balance et l'épée. Mais ils reconnaissent que c'est parfois compliqué de juger. Qu'il ne suffit pas d'établir les faits, d'apporter des preuves, de mettre en évidence des contradictions, des zones d'ombre. Encore faut-il se glisser derrière les apparences, comprendre ce qui a pu interrompre le cours des choses. Interroger les circonstances, aggravantes ou atténuantes, qui feront pencher la balance. Que la défense tente, pour sa part, de faire valoir, par tous les moyens, les intérêts de son client, c'est la règle du jeu. Le « trickster » ne dit pas autre chose. Mais à partir de là, le manipulateur ne craint pas de redéfinir le réel. Et de déployer sous nos yeux, face à un ciel sans garanties, la théorie « décomplexée », de sa pratique.

Pour l'avocat du *Barber* des frères Coen, un objectif, un seul : gagner. Pour lui, c'est une fin en soi : soustraire son client à la chaise électrique. S'impliquer sans limite, atteindre le but qu'on s'était fixé. Plaider sans égards pour les valeurs de justice, de vérité, d'équité. La thèse exhibée dans un moment privilégié par l'emboîneur s'appuyait sur une loi de la physique quantique, abusivement importée pour l'occasion : le principe d'incertitude. S'autorisant de cette donnée, le trickster lançait quelques énoncés. Il soutenait que plus on regardait, moins on savait, qu'on n'arrivait jamais à savoir vraiment, et que forcément c'était au bénéfice du doute. Il déclarait aussi (je cite de mémoire) que plus la justice produisait du sens, moins les choses en avaient, et que, pour finir, rien n'avait plus de sens. Il concluait par quelques sentences, déclarant que la vie distribuait les cartes, bonnes ou mauvaises, qu'on n'y pouvait rien, et que c'était la raison pour laquelle une salle d'audience, quand il entrait dans l'arène pour plaider, était comme la piste d'un cirque.

Guy Debord, qui n'avait rien d'un bonimenteur, concluait dans le même sens quand il considérait que dans nos sociétés la vérité n'était plus qu'un cas particulier du mensonge. L'ADN de tous les trickster de la planète, c'est le mensonge. Que beaucoup de menteurs en France se recrutent parmi les politiques, surtout à droite, particulièrement parmi la droite dure ultralibérale, dont le mensonge est la seconde langue maternelle, rien d'étonnant. Les élus, pour la plupart – députés, ministres, sénateurs – ont une formation d'avocat, et les passerelles, plus ou moins dissimulées entre les deux milieux, au risque des conflits d'intérêt, sont constantes. Plus généralement, l'imposture répond à une attente. Elle est consubstantielle à la scène politique où celui qui dirait la vérité n'aurait aucune chance d'être élu.

Un homme s'est fixé l'objectif d'être président de la République en 2017. Son nom s'affiche partout : Jean-François Copé l'affairiste, l'homme des réseaux, des coteries, des combines, l'organisateur des guerres intestines, le plus décomplexé des néolibéraux, dont chaque phrase est un coup de boutoir contre l'idée même d'humanité. Observez-le, écoutez-le, il ne parle que pour prendre le pouvoir, marquer des points, occuper l'espace public. Quand il donne de la voix, chaque mot est balancé pour empoisonner le débat, déstabiliser l'adversaire, disqualifier l'opposant, diviser, neutraliser, subjuguier. Flinguer.

On a toléré depuis longtemps aux côtés des chefs d'État un personnage plus ou moins occulte : une « plume ». Cette sorte de parolier est sorti de l'ombre sous Sarkozy, confirmant officiellement le président dans le rôle de ventriloque. D'ailleurs il est admis qu'on ne recrute plus d'orateurs parmi les politiques. Sans doute le discours, au Panthéon, d'une grandiloquence qui aujourd'hui fait sourire, d'un Malraux en état de transe chamanique, cet éloge funéraire prononcé à l'occasion du transfert des cendres de Jean Moulin, a mis fin à de siècles d'éloquence et de grandeur. Quant aux imprécations des batteurs d'estrade et des prédicateurs de brasserie, elles devraient être définitivement ridiculisées et frappées de nullité depuis qu'en 1978 Mauricio Kagel a composé le désopilant *Tribun*, une œuvre savante, parodique et populaire, pour un homme et neuf musiciens de fanfare, créée en même temps que *10 marches pour rater la victoire* et moquer le piétinement millénaire des humains.

La classe politique, dans une société qui idolâtre l'image, a fini par réduire son expression verbale à des « éléments de langage », une langue de bois d'un genre nouveau. Et elle s'est abaissée jusqu'à adopter la « langue de boîte », le jargon d'entreprise, galimatias mondialisé chargé d'anglicismes, d'une pseudo rationalité kitsch, qui impressionne l'électeur crédule. Le citoyen a le sentiment qu'on s'occupe de lui, que ceux qui gouvernent sont experts et efficaces, et que les bonnes réponses sont enfin trouvées.

À trois reprises, dans trois discours, l'ancien hôte de l'Elysée a cascadé vers les Français un mot laid, qui pollue la langue. Dans un accès de gestionnisme et d'outrecuidance il s'est servi du mot « impacter ». Preuve de sa surdité. Et qu'on ne nous veut pas du bien.

(À suivre)